

NAISSANCE D'UN PAYSAGE L'INVENTION GÉOLOGIQUE DU PAYSAGE PYRÉNÉEN A LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE

« Pour juger sainement, il faudrait voir tout et n'être nulle part. »

François Flamichon, *Théorie de la Terre...*
(vers 1780).

On a pris l'habitude de désigner par l'expression « Découverte de la montagne » le vaste mouvement qui, dans la deuxième moitié du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, amène une élite occidentale à valoriser l'espace montagnard comme espace de recherche et de loisir. A partir des années 1760-1770 surtout, les voyages dans les Alpes se multiplient et s'institutionnalisent, le récit de voyage en montagne tend à devenir un véritable genre littéraire, dont le *Voyage en Suisse...* et plus tard le *Voyage aux Pyrénées...* apparaissent comme des sous-genres. Parallèlement, la montagne devient un sujet pour les peintres¹, un décor de romans et un « laboratoire » (selon l'expression de H.-B. de Saussure) pour les naturalistes. L'historiographie a renvoyé une double image de ce phénomène socio-culturel, jamais encore étudié dans sa globalité. Ce dédoublement correspond à l'une de nos divisions disciplinaires traditionnelles : d'un côté, les historiens des sciences ont traité de l'« exploration » savante des montagnes et ont mesuré ses apports aux progrès de la géographie, de la géologie, de la botanique et de la climatologie²; de l'autre, les historiens de l'art et de la littérature ont étudié l'évolution du « sentiment de

1. Sur la montagne dans la peinture du XVIII^e siècle, voir, en part., *Découverte et sentiment de la montagne. 1740-1840*, Catalogue de l'exposition, Annecy, Conservatoire d'art et d'histoire de la Haute-Savoie, 15 juil.-31 déc. 1986.

2. Voir, en part., Numa BROU, *Les Montagnes vues par les géographes et les naturalistes de langue française au XVIII^e siècle*, Paris, Bibliothèque nationale, 1969, et P. CAMENA D'ALMEIDA, *Les Pyrénées. Développement de la connaissance géographique de la chaîne*, Paris, Armand Colin, 1892.

la montagne » et des caractères de sa représentation³. Le problème du paysage montagnard et de sa perception est resté le monopole de ces derniers qui, par la force des choses, ont été amenés à limiter l'acception de ce terme en ne se souciant du paysage qu'en tant qu'objet de « comportements esthétiques » différenciés.

Les problèmes spécifiques que pose l'histoire des visions de la montagne nous conduisent à proposer ici une démarche différente. La « découverte » de la montagne ne se confond pas avec celle d'une beauté jadis insoupçonnée ou négligée, que l'exploration de territoires jusqu'alors inconnus aurait permis de révéler enfin. Le jugement esthétique est moins ici en cause que la lisibilité qui l'autorise, c'est-à-dire la capacité qu'a l'observateur de référer la réalité perçue à un ensemble de conceptions et de valeurs (nous dirons : de *représentations*) qui en conditionnent l'appréhension. On cherchera à montrer ici que les formes prises au XVIII^e siècle par la problématisation culturelle de l'objet montagne ont joué, pour les observateurs des Pyrénées, ce rôle de représentation rectrice d'une perception.

L'existence d'une représentation préalable à la saisie directe, sensitive, des réalités montagnardes ne détermine pas seulement en partie la nature et les contenus de discours nouveaux, qui naîtront de cette confrontation avec le terrain ; elle détermine également les formes prises par cette confrontation, c'est-à-dire le développement de ce que l'on pourrait appeler une *stratégie perceptive* des observateurs — stratégie qui peut être consciente ou inconsciente, voulue ou reproduite. Cette stratégie se concrétise en particulier à travers le choix de procédures de sélection et de regroupement des objets potentiellement perceptibles par l'observateur. Elle peut, en outre, déterminer à son tour certaines pratiques spatiales : choix de parcours, recherche de lieux privilégiés, pratiques contemplatives, etc.

Il s'agira moins ici de considérer le paysage montagnard, comme objet d'interprétation et de discours, que l'approche paysagère de la montagne — en tant qu'elle désigne une perception *cadree* de la réalité (la dimension du *cadre* étant, au moins en partie, déterminée par le pouvoir de l'œil humain), en même temps qu'une approche résolument émotionnelle de l'espace — comme l'un des éléments d'une stratégie perceptive. Dans le cas particulier des géologues pyrénéistes de la fin du XVIII^e siècle, on constate en effet que le paysage est d'abord appréhendé comme un *outil*, permettant de pénétrer la complexité d'une organisation spatiale et de

3. A l'intérieur d'une importante bibliographie, deux études types : Claire-Éliane ENGEL, *La Littérature alpestre en France et en Angleterre au XVIII^e et au XIX^e siècle*, Chambéry, Dardel, 1930, et Jean FOURCASSIÉ, *Le Romantisme et les Pyrénées*, Paris, Gallimard, 1940.

mécanismes naturels. Il est lui-même l'objet d'une conquête et sa perception apparaît, dans les écrits de certains voyageurs géologues, comme le but ultime des explorations de terrain. Tout en montagne n'est donc pas « paysage », c'est-à-dire que tout ce que l'œil y aperçoit n'a pas la faculté de favoriser le raisonnement et donc d'arrêter le regard du géologue. Car la réalité tout entière, surtout en montagne, ne s'adapte pas aux dimensions, souvent trop bornées, de ce regard, et si tel est le cas, ce regard lui-même (nous sommes alors à l'apogée du sensualisme) ne transmettra à la conscience que des sensations mal maîtrisées se transformant, *ipso facto*, en idées fausses. En réalité, si nous pouvons parler d'une véritable stratégie d'« accession aux paysages » chez les géologues pyrénéistes, c'est que nous nous trouvons avec eux en présence d'un système perceptif au sein duquel l'accession au « visible » est, en montagne, inséparable d'une accession à l'intelligible : pour parler plus simplement, le regard du géologue ne s'arrête que là où il a pu s'adapter aux objets qu'il contemple, et n'être pas illusionné par eux.

On est donc bien en présence, avec les géologues pyrénéistes du XVIII^e siècle, d'une spéculation sur des stratégies perceptives adaptées à la recherche scientifique qui rejoint de manière étonnante les réflexions méthodologiques contemporaines de certaines disciplines autour de la notion de paysage. On peut mettre à l'actif de cette période l'invention du « paysage scientifique » comme outil de recherche mais aussi, comme on va le voir, comme cadre d'approche systémique des réalités physiques. Cependant, une telle originalité ne prend véritablement sens que si on la réintègre au sein d'une approche culturelle globale et datée de l'univers montagnard, c'est-à-dire à un ensemble complexe de représentations dont les géologues étaient porteurs au moment d'entreprendre leurs voyages d'exploration et d'étude.

L'HÉRITAGE DES GÉOLOGUES : BIPOLARITÉ DU PAYSAGE MONTAGNARD

Le cas pyrénéen rend particulièrement sensible la nécessité de ne pas étudier séparément les deux regards que le XVIII^e siècle aurait portés sur la montagne : celui du scientifique, marqué par une éventuelle recherche d'objectivité et celui, supposé plus « sentimental », plus contemplatif, du voyageur curieux, mondain, curiste et désœuvré. Cette nécessaire indivision n'est pas seulement légitimée par la difficulté de tracer une limite franche entre deux ou plusieurs types d'approches différenciées. Le regard scientifique sur la chaîne a véritablement joué, en cette fin du

XVIII^e siècle, un rôle directeur dans la mise en place de normes perceptives, en dégageant la possibilité de « voir » la montagne et en opérant une première sélection des lieux dignes d'être vus. La géologie, au cœur de cette approche scientifique des Pyrénées, est la science reine autour de laquelle s'organise l'expérience des voyageurs⁴. Dans le domaine éminemment minéral et hostile (minéral *donc* hostile, les deux choses étant liées dans les mentalités de cette époque⁵) des hautes régions pyrénéennes, elle seule était capable d'offrir une grille de lecture de l'espace et éventuellement un modèle d'organisation préalablement construit, auquel le voyageur pouvait se référer. Le premier rôle de la géologie montagnarde a été de « faire admettre » la haute montagne en la dotant, parfois à grand renfort de synthèses hâtives, d'une potentielle intelligibilité.

La perception géologique de la montagne contient en germe une transformation complète des comportements affectifs face à cet espace jusqu'alors rejeté. Mais pour bien mesurer les bouleversements qu'elle induit, il est nécessaire d'opérer un léger retour en arrière et de s'attarder un instant sur les formes les plus communes, à l'époque des premiers voyages géologiques pyrénéens, du rapport des non-montagnards avec la montagne. Cela nous amènera à limiter le domaine géographique au sein duquel l'approche géologique joue un rôle directeur.

En effet, au milieu du XVIII^e siècle, seules les régions les plus élevées de la chaîne restaient encore à « découvrir ». Le premier « tourisme » pyrénéen avait déjà investi les principales vallées du nord et des parcours en étoile autour des stations thermales conduisaient les baigneurs vers quelques grands « sites » déjà célèbres. La vallée de Campan, au sud de Bagnères-de-Bigorre jouit alors d'une réputation étonnante. Sa description est le morceau de bravoure obligé des premiers récits de voyages pyrénéens. Cette vallée répondait parfaitement à l'image de la montagne diffusée au XVIII^e siècle par toute une littérature géographique, vantant la beauté des Alpes suisses. Rousseau, dans *La Nouvelle Héloïse* (1761), avait rendu célèbres les paysages du Valais qui représenteront, pour les

4. Le mot *géologie* apparaît à la fin du XVIII^e siècle. Il désigne alors « l'entreprise commune à tous ceux qui s'intéressent au passé de la terre » (Gabriel GOHAU, *Histoire de la géologie*, Paris, La Découverte, 1987, p. 6). C'est dans ce sens très général que nous l'emploierons.

5. L'absence fréquente de toute couverture végétale dans les hautes régions montagnardes est l'un des facteurs qui entraînent leur rejet au XVIII^e siècle. Palassou, l'un des premiers géologues pyrénéistes, remarquait qu'« il faut une ardeur d'autant plus constante au contemplateur du règne minéral qu'il est presque toujours environné d'objets qui, par leur uniformité et l'aspect affreux qu'ils présentent, sont capables de porter dans son âme la tristesse et le découragement » (Bernard DE PALASSOU, *Essai sur la minéralogie des Monts-Pyrénées*, Paris, Didot jeune, 1781, p. 223).

voyageurs de la deuxième moitié du siècle, l'archétype du « beau paysage » montagnard. Cette première valorisation de la montagne repose essentiellement sur la réactualisation du vieux mythe pastoral et ne s'applique donc qu'à la partie la plus « humanisée » de l'espace montagnard. Transférées des Alpes vers les Pyrénées, ces normes paysagères sont à l'origine du succès touristique des vallées de moyenne montagne, telles que la vallée de Campan. Ici la beauté des paysages n'est que la traduction, sur le plan des sensibilités, d'une valorisation plus globale des modes de vie, du système économique et même du régime politique qui caractérisent ces régions privilégiées. La vallée de Campan est vouée à l'économie pastorale qui est le seul mode de production reconnu « naturel » aux contrées montagnardes ; ses habitants ne s'obstinent pas, contrairement à ceux de nombreuses vallées pyrénéennes, à maintenir une activité agricole importante mais peu productive, qui épuise le montagnard et dégrade les versants⁶. Ce respect d'une logique économique, à l'origine d'une richesse dont le voyageur ne se lasse pas de dénombrer les signes, est le corollaire d'une indépendance politique qui se traduit par un régime de gouvernement proche de la démocratie — et similaire à celui de certains cantons helvétiques. A cet équilibre économique-politique répond enfin un « équilibre écologique », reconnu par un voyageur-naturaliste tel que Ramond de Carbonnières comme le signe avant-coureur d'une phase ultime de l'histoire naturelle des monts :

« La vallée de Campan est donc une apparition anticipée du monde futur. Elle présente cet état de calme, si bien annoncé et si bien décrit par ce physicien-philosophe [de Luc], digne de prévoir tout ce que l'humanité peut attendre de la perfectibilité de la terre. Telles seront toutes les vallées des Pyrénées et des Alpes, du Caucase, de l'Atlas et des Andes, quand les forces qui tendent à produire, seront en équilibre avec les forces qui tendent à détruire ; quand les sommets auront cessé de descendre vers les bases, et les bases de s'élever vers les sommets ; quand les pentes auront ce degré d'inclinaison, où il n'y a plus d'éboulement possible ; quand l'active végétation, si prompte à s'emparer des surfaces qui jouissent d'un moment de repos, si souvent repoussée du flanc des montagnes par les dernières agitations de ces géants expirants, s'assoira en paix sur leur cadavre »⁷.

6. Sur l'idée d'une extension contre nature des cultures céréalières et sur l'apologie du pastoralisme montagnard, voir Serge BRIFFAUD, Jean-Paul MÉTAILIÉ, « Du vert paradis aux affreux déserts. Perception du paysage pastoral pyrénéen aux XVIII^e et XIX^e siècles », Actes du colloque *Biogéographie, Environnement, Cadre de vie*, Paris, 2-3 avril 1987, à paraître. La deuxième moitié du XIX^e siècle verra un renversement complet du discours sur l'économie pastorale et les paysages qu'elle produit.

7. Louis F.E. RAMOND DE CARBONNIÈRES, *Observations faites dans les Pyrénées pour servir de suite à des observations sur les Alpes...*, Paris, Belin, 1789, p. 33-34.

Mais si le paysage de la vallée de Campan rassemble tous les signes d'une montagne idyllique et prospère, il le doit d'abord au contraste violent qui l'oppose à tout ce qui l'entoure. Tous les voyageurs du XVIII^e siècle ont mis l'accent sur cette inquiétante proximité de l'« autre montagne », horrible et dangereuse, dénudée et sauvage, qui présente des aspects inverses de ceux de la riche vallée. Les modestes sommets qui bordent la vallée à l'est sont l'objet de regards épouvantés :

« Il faut en convenir néanmoins, jamais rien de plus épouvantable que les monts Bélian et Liéris : des pointes de rochers énormes, des groupes d'un marbre aride pendant en précipices, des gorges hideuses par leur noirceur, des eaux écumantes qui s'élancent avec un horrible murmure, tel est l'affreux tableau qui se présente à ma gauche. Si de temps en temps j'y jette les yeux, c'est pour admirer le contraste de ces tristes objets avec les vues riantes qui se présentent à ma droite... »⁸.

Le regard du XVIII^e siècle oppose donc deux montagnes, deux mondes étrangers et concurrents, existant selon des modalités inverses. L'exemple de la vallée de Campan illustre parfaitement l'équilibre subtil sur lequel se fonde, à cette époque, le sentiment de la beauté du paysage montagnard. Les hautes montagnes qui encerclent la vallée menacent sans cesse de la recouvrir de leurs ruines et augmentent la beauté du paysage du sentiment de sa fragilité. Elles sont le cadre du tableau et restent un monde périphérique qui ne peut être reconnu, en soi, comme un « paysage ».

Les premiers voyageurs-géologues des Pyrénées héritent de cette vision bipolarisée de la montagne. Mais les nécessités de la recherche les entraînent à aborder de front cette périphérie du monde montagnard, cet « anti-paysage » que l'on doit malgré tout s'efforcer d'accepter. D'emblée, l'exploration géologique de la haute montagne est apparue comme une conquête du regard humain : il fallait inventer les moyens de voir et de décrire un espace dépourvu de points de repère, culturellement non apprivoisé et n'évoquant aucune image de référence qui puisse garantir sa communicabilité. Dans le contexte d'une montagne perçue comme « univers à explorer », la géologie représentait autre chose qu'un simple « secteur » de la connaissance⁹ : elle était, à la fois comme pratique et

8. ANONYME, *Voyage philosophique contenant un journal de voyage aux eaux de Bagnères et de Barèges...*, rédigé en 1765, mss. 722 de la bibliothèque de Bordeaux, publication partielle par Daniel MORNET, *Revue des Pyrénées et de la France méridionale*, 1909, p. 177.

9. Ce que fut la botanique, qui précéda la géologie dans les Pyrénées, mais n'impliqua jamais, au-delà de ses objectifs limités, un mode de vision globale de la montagne.

comme cadre de représentation du réel, à l'origine d'une véritable approche normative de la montagne. Aussi, les résultats de la recherche géologique montagnarde prirent place tout aussi bien dans les récits de voyages qu'à l'intérieur de rapports scientifiques plus étroitement spécialisés (mais n'excluant pas, la plupart du temps, une forme d'ouverture inductive sur des objets annexes). Les hommes qui la pratiquèrent furent parfois des professionnels, mais souvent détournés de leurs spécialités originelles : c'est le cas de d'Arcet, chimiste de profession ; c'est le cas aussi de Flamichon, ingénieur géographe chargé de dresser la carte du Béarn et auteur dans les années 1770 d'une *Théorie de la Terre déduite de l'organisation des Pyrénées...* La forte proportion d'ingénieurs des mines (Palassou, Diétrich, Cordier, Duhamel), parfois chargés d'une mission officielle par le gouvernement, ne doit pas étonner : la recherche de gisements de minéraux exploitables et les progrès qu'elle stimula dans les domaines de la stratigraphie et de la minéralogie fut l'une des bases essentielles du développement de la géologie à la fin du XVIII^e siècle¹⁰. De plus, le vieux mythe d'une richesse exceptionnelle des Pyrénées en métaux précieux conservait à cette époque un pouvoir d'incitation non négligeable¹¹. A côté d'enquêtes à visées plus ou moins économiques, des minéralogistes ou géographes professionnels (Dolomieu, Reboul, Pasumot, Picot Lapeyrouse) ont donné des descriptions détaillées d'une partie de la chaîne, en privilégiant son centre, où se trouvent les sommets les plus élevés. Les voyageurs-baigneurs des stations thermales du centre de la chaîne ont vulgarisé les études de ces savants, en les intégrant, dans leurs récits de voyages, à un contexte souvent plus large de préoccupations (voir les ouvrages de Saint-Amans, Dusaulx, Picquet et d'autres). Cet amateurisme géologique marquera le tourisme pyrénéen du XIX^e siècle et restera longtemps l'une des caractéristiques du mouvement pyrénéiste.

Ramond de Carbonnières personifie la réunion, vers laquelle tous les écrits pyrénéistes du XVIII^e siècle paraissent tendre, de l'approche géologique savante et d'une appréhension globale des réalités montagnardes. Dans ses écrits, Ramond n'exclut aucune dimension du réel : l'histoire humaine, l'ethnologie, l'économie des régions montagnardes l'intéressent au même titre que leur histoire naturelle. Cependant, les sciences de la terre continuent à jouer un rôle directeur dans cette « synthèse ramondienne », car elles commandent le plus souvent les formes d'un rapport

10. Cf. G. GOHAU, *op. cit. supra* n. 4, p. 106-117.

11. Sur cette question, voir Jean CASTEX, *Enquête sur la vie religieuse et intellectuelle dans les Pyrénées centrales au Siècle des Lumières*, Thèse de doctorat, Université de Nice, Faculté de lettres et sciences humaines, 1976, t. II, p. 589-595.

à l'espace en conduisant le voyageur à privilégier certains parcours et certains points de vue. Au-delà, le raisonnement géologique apparaît comme un raisonnement-modèle, susceptible de s'adapter à d'autres objets de recherche. Ses ressources sont infinies, puisqu'il regroupe tous les types possibles d'*analyse*, soit — selon les catégories que l'épistémologue médecin Cabanis énonçait à la même époque¹² — l'analyse de *description*, de *décomposition et recomposition*, l'analyse *historique* et, enfin, l'analyse de *déduction*. Ramond est celui qui tirera le plus grand parti de cette ouverture intellectuelle inhérente à la méthode géologique. Sa remarquable tentative d'appréhension globale des réalités montagnardes est fondée sur une réflexion d'une extrême richesse sur les modalités du rapport physique et intellectuel du chercheur avec son objet d'étude. Avec Ramond, le voyage lui-même devient une science et le récit de voyage — qui seul peut permettre de *rendre* dans toute son authenticité ce rapport essentiel de l'individu avec son objet de recherche — s'affirme comme le véhicule privilégié du savoir. Pour toutes ces raisons, nous serons de nouveau amenés à évoquer la figure exemplaire de Ramond, qui ne devint pas par hasard le « totem » de plusieurs générations de pyrénéistes¹³.

La priorité accordée à la géologie par les voyageurs s'explique avant tout par le fait que celle-ci se présentait, à la fin du XVIII^e siècle, comme la principale héritière d'un ensemble de représentations souvent abstraites et toujours déterritorialisées de la montagne — ensemble au sein duquel les systèmes géologiques produits à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle jouent un rôle important. Cette image culturelle préalable du monde montagnard, en permettant d'appivoiser intellectuellement la montagne et de reconnaître un sens à son existence, a servi de fondement à la démarche des géologues pyrénéistes. Elle mérite pour cela que l'on s'attarde quelque peu sur son contenu.

12. Georges CABANIS, *Coup d'œil sur les révolutions et la réforme de la médecine (1804)*, in *Œuvres*, Paris, P.U.F., 1956, t. II. Sur l'importance du concept d'analyse dans l'épistémologie à l'époque des Idéologues, cf. Georges GUSDORF, *La Conscience révolutionnaire. Les Idéologues*, Paris, Payot, 1978, p. 369-383.

13. En 1865 est fondée à Bagnères-de-Bigorre la principale société de pyrénéistes du XIX^e siècle : elle prend le nom de « Société Ramond ». Ses objectifs sont l'exploration des hautes régions de la chaîne et leur étude scientifique. Ramond joue dans les Pyrénées le même rôle de « père fondateur » que Saussure dans les Alpes.

L'ORDRE DU CHAOS

Durant les années 1680-1750 émergent de nouvelles formes de représentation de la montagne qui s'inscrivent dans le contexte d'une réaction contre le rejet, à l'époque classique, de certains milieux naturels (à côté de la montagne, l'océan focalise alors les dénigrement)¹⁴. Cette revalorisation de la montagne est affaire d'intellectuels, d'abord parce qu'elle passe par l'adoption d'une attitude de « contemplation studieuse » face à la nature, mobilisant une culture scientifique moderne directement issue des révolutions épistémologiques du XVII^e siècle. Deux configurations discursives jouent un rôle essentiel dans ce renouveau : la théologie naturelle (ou physico-théologie), de John Ray à l'abbé Pluche, cherche à replacer les montagnes dans le champ de la Providence, montrant leur utilité pour l'homme et leur rôle irremplaçable au sein d'une économie globale de la nature¹⁵ ; par ailleurs, les Théories de la Terre, de Burnet à Buffon, intègrent la montagne à une vision historiciste des phénomènes terrestres et font d'elle l'archive par excellence, dont la contemplation et le décryptage sert à la fois d'amorce et de preuve au raisonnement inductif qu'elles mettent en action¹⁶. Cependant, théologie naturelle et Théories de la Terre ne constituent jamais durant cette période que le « front pionnier » d'une réhabilitation, derrière lequel on sent poindre la critique unanime et les arguments d'un rejet sur-motivé. Le discours de

14. Sur le rejet de la montagne à l'époque classique, voir Claire-Éliane ENGEL, Charles VALLOT, *Les Écrivains à la montagne. « Ces monts affreux ». 1650-1802*, recueil de textes, Paris, Didot, 1934.

15. Les visions de la nature de la physico-théologie s'expriment au sein d'ouvrages stéréotypés, parmi lesquels on citera pour leur importance : John RAY, *L'Existence et la sagesse de Dieu manifestées dans les œuvres de la Création*, trad. franç., Utrecht, G. Broe-delet, 1714 et, bien sûr, le très célèbre ouvrage de l'abbé PLUCHE, *Le Spectacle de la nature ou entretiens sur les particularités de l'histoire naturelle*, Paris, chez la Veuve Étienne, 1732-1750. Il est remarquable que le premier ouvrage publié en français consacré entièrement à la montagne (en dehors de toute référence à une région précise) appartienne à cette lignée physico-théologique. Il s'agit de l'important livre d'Élie BERTRAND, *Essai sur les usages des montagnes*, Zurich, Heidegger et Cie, 1754.

16. La bibliographie concernant les Théories de la Terre demeure relativement pauvre. Nous nous inspirons largement de Jacques ROGER, « La Théorie de la Terre au XVII^e siècle », *Revue d'histoire des sciences*, t. XXVI, 1, 1973, p. 23-48 ; l'auteur définit la Théorie de la Terre comme un « cadre intellectuel » spécifique, né de la collusion de la physique cartésienne et de l'Histoire Sainte. Voir, également, Margarita BOWEN, *Empiricism and Geographical Thought from Francis Bacon to Alexander von Humboldt*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981, chap. 3.

la théologie naturelle sur la montagne se présente ainsi comme un discours militant, prisonnier d'une thématique stéréotypée, répondant coup pour coup aux détracteurs du monde montagnard et retournant leurs arguments jusqu'à l'absurde, sans parvenir à surclasser un système de représentation. Pour ne prendre qu'un exemple parmi d'autres, les théologiens participent mentalement au schème d'une montagne barrière, simple mur sur lequel viennent buter les perspectives, les regards... et les voyageurs¹⁷; ils se contentent d'inverser les valeurs attachées à cette représentation, présentant la montagne comme un obstacle providentiel placé par Dieu entre les peuples ennemis. Les structures perceptives n'ont pas changé, seules les valeurs s'inversent.

Le cas des Théories de la Terre nous intéresse davantage ici. La première d'entre elles — la *Telluris Theoria sacra* de Thomas Burnet (1681) — place d'emblée la montagne au cœur des problématiques inhérentes à l'histoire de la Terre¹⁸. Pour Burnet, fidèle traducteur des sensibilités de son temps, la montagne n'est qu'un inutile amas de ruines, un chaos injustifiable sinon comme démonstration que le monde parfait attendu par le chrétien n'est pas celui où il vit. Cependant, c'est la constatation même de ce désordre qui stimule chez Burnet la construction d'une hypothèse géogonique, en faveur de laquelle l'existence des montagnes est, par ailleurs, l'une des rares *preuves* invoquées. S'inspirant de Descartes, Burnet imagine une Terre originelle parfaitement lisse, composée à sa surface d'une croûte solide, surmontant une couche liquide. Il assimile l'effondrement de cette croûte au Déluge biblique et attribue à cette catastrophe la production des montagnes, des mers et de l'ensemble du relief terrestre.

Souvent influencées par l'approche providentialiste et finaliste de la nature, les Théories de la Terre qui succèdent à celles de Burnet réviseront les jugements portés par ce dernier sur la montagne¹⁹. Elles ne s'écarteront pas, toutefois, de certaines représentations fondamentales qui peuvent être considérées comme inhérentes au « cadre de pensée » défini par les Théories de la Terre. L'idée d'écrire une histoire de la Terre naît de

17. Sur cette perception et sa traduction cartographique : *Images de la montagne. De l'artiste cartographe à l'ordinateur*, catalogue de l'exposition tenue à la Galerie Mazarine, 1984, Paris, Bibliothèque nationale, 1984, p. 6-8.

18. Londres, W. Kettilby, 1681. Très nombreuses rééditions.

19. Ainsi Woodward, dès 1694, s'appuie sur le récit mosaïque pour établir contre Burnet que « la surface de la Terre avant le Déluge n'était point plate et uniforme, mais inégale et diversifiée par des montagnes, des vallées et des plaines » (John WOODWARD, *Géographie ou Essay sur l'histoire naturelle de la Terre..., traduit de l'anglois...*, Paris, Briasson, 1735, p. 147). De plus Woodward soutient que le Déluge n'a pu « déplacer » les montagnes, tant leur répartition actuelle paraît répondre « aux nécessités et à l'usage de chaque pays » (*ibid.*, p. 158).

la constatation du désordre qui règne à sa surface — désordre dont les montagnes sont l'emblème ; ce désordre ne peut renvoyer à un processus historique que dans le contexte d'une représentation chrétienne de l'histoire du monde, incluant la notion de création et l'idée d'un monde parfait. La Théorie de la Terre est indissociable de l'Histoire Sainte, modèle de toute géogonie²⁰ ; et cette référence essentielle écarte toute légitimation d'une histoire de la Terre qui ne se fonderait pas, d'une manière ou d'une autre, sur la constatation de désordre et d'imperfections dans l'état actuel du globe. Par ailleurs, la Théorie de la Terre tire de sa seconde ascendance — la physique cartésienne puis newtonienne — l'idée d'un monde mathématisable, soumis à des lois dont l'action est amenée à se traduire par une certaine régularité des formes de l'univers visible. Les représentations de la montagne diffusées par les Théories de la Terre se trouvent ainsi placées au cœur d'une tension entre l'image motivante d'un monde chaotique et l'image consolante d'un ordre légal. Le chaos pouvait s'ordonner, il n'en restait pas moins chaos, et l'ordre auquel on cherchait à inféoder la montagne ne pouvait être qu'un ordre transcendant et paradoxal.

Ces symptômes d'un ordre, les théoriciens les ont cherchés dans les montagnes à trois niveaux différents. D'abord, au niveau très général d'une structuration du globe terrestre. Le parti pris d'un repérage systématique des régularités conduit à mettre en avant (notamment chez Buffon²¹) des concordances dans l'orientation des grandes chaînes du globe. Cette constatation, alliée à l'idée — alors indiscutée — de la continuité des chaînes aboutit à l'image d'une montagne « charpente » ou « ossature » de la Terre. Cette représentation enfantée par les Théories de la Terre se verra spectaculairement appliquée dans la « théorie des bassins » de Buache (1752), qui inféode un véritable « réseau orographique » au réseau hydrographique²². Le deuxième niveau est celui d'un repérage des régularités « internes » à la montagne, en particulier à l'occasion de spéculations sur la formation des vallées. L'un des exemples les plus marquants de cette volonté de faire surgir l'ordre à l'intérieur même des monts est la célèbre théorie des angles correspondants, émise par le Nimois Bourguet en 1729 et qui ne sera démentie qu'un demi-

20. Sur la nature de ce lien, qui n'exclut pas certaines formes d'hétérodoxie, voir J. ROGER, *art. cit. supra* n. 16.

21. Voir, en part., *Preuves de la Théorie de la Terre* (1749), IX : « Sur les inégalités de la surface de la Terre. »

22. Philippe BUACHE, « Essai de géographie physique où l'on propose des vues générales sur l'espèce de charpente du globe, composée des chaînes de montagnes... », *Mémoires de l'Académie royale des sciences*, 1752, p. 399-416. Voir à ce sujet N. BROU, *op. cit. supra* n. 2, p. 56-63.

siècle plus tard²³. Enfin, troisième niveau d'un ordre avéré, l'approche des montagnes par leur sous-sol permet de mettre à jour une organisation cachée, saisissable à travers un ordre stratigraphique que la montagne a l'avantage, comme le note Buffon, de faire apparaître au grand jour²⁴. Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, les systèmes de classification des montagnes en fonction de leur structure en restent cependant à leurs premiers balbutiements, faute d'une solide base stratigraphique et d'une bonne connaissance du terrain.

La Théorie de la Terre a ainsi défini un cadre global d'approche des montagnes qui restera valide jusqu'au début du XIX^e siècle. Elle a fait du monde montagnard un monde paradoxal, en le dotant d'une potentielle lisibilité tout en lui reconnaissant la mission de représenter, à la surface du globe, le chaos qui fonde son historicité. La montagne est ainsi devenue le lieu même de l'histoire, l'Archive par excellence, tout en acquérant une exemplarité qui la désignait comme un objet d'investigation privilégié. L'ensemble de ces représentations pèse de tout son poids sur l'approche géologique des Pyrénées, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. On peut tenter de recenser brièvement quelques symptômes de cette filiation.

Elle se révèle d'abord dans la conception que les géologues se font des relations de la montagne avec le temps, ainsi qu'à travers la correspondance qu'ils sentent s'instaurer entre l'aspect convulsif des paysages et l'exemplarité de la montagne pour le naturaliste. En montagne, la nature réalise en grand ce qu'elle fait en petit dans les plaines. Au fur et à mesure que l'on s'élève à la surface de la Terre, les phénomènes naturels acquièrent plus d'intensité et deviennent ainsi plus immédiatement perceptibles ; l'observateur échappe aux inconvénients de leur longue durée. Ramond de Carbonnières, dans ses *Observations faites dans les Pyrénées...*, parues en 1789, résume parfaitement l'intérêt véritablement expérimental reconnu à la montagne par le naturaliste, lorsqu'il écrit :

« ... c'est une propriété des montagnes que de contenir, dans le moindre espace, et de présenter, dans le moindre temps, les aspects de régions diverses, les phénomènes de climats différents ; de rapprocher des événements que séparaient de longs intervalles... »²⁵.

23. Bourguet pense que « toutes les montagnes sont formées dans leurs contours à peu près comme des ouvrages de fortifications » et s'étonne que personne n'ait découvert avant lui « la surprenante régularité de la structure de ces grandes masses » (Louis BOURGUET, *Lettres philosophiques sur la formation des sels et des cristaux... avec un mémoire sur la Théorie de la Terre*, Amsterdam, François l'Honoré, 1729, p. 181). Sur la théorie des angles correspondants, voir N. BROC, *op. cit. supra* n. 2, p. 148.

24. N. BROC, *ibid.*, p. 102.

25. L. RAMOND, *op. cit. supra* n. 7, p. 228.

Plus tard, il évoquera de nouveau cette relation particulière de la montagne à la durée (« Le temps se traîne dans les plaines, dans les montagnes il vole »²⁶) qui la désigne comme le laboratoire idéal de l'historien de la nature.

Au moment même où l'on découvre les dimensions extravagantes, au regard des impératifs bibliques, d'une échelle de temps adaptée à l'histoire naturelle ; au moment même où le siècle devient la plus petite unité de durée raisonnable pour mesurer les moindres transformations de la surface terrestre, la montagne venait au secours du regard humain en lui proposant un véritable « concentré de nature » sur lequel exercer son pouvoir. Cette attente des géologues, fondée sur une conception *a priori* des réalités montagnardes, les conduit à accroître considérablement le pouvoir évocateur des monts, en multipliant les descriptions d'événements catastrophiques et en donnant ainsi au lecteur l'image d'un monde en perpétuel mouvement. Chacun se vante d'avoir observé, lors d'un séjour pyrénéen, l'histoire des montagnes en action :

« J'ai vu, écrit le géographe Flamichon, de grands fleuves rouler jusqu'aux abîmes de l'Océan nos superbes montagnes triturées par les torrents [...] ; j'ai vu crouler des montagnes, et leurs débris pulvérisés s'exhaler en fumée et en odeur de soufre... »²⁷.

La géologie, science historique, s'avère ainsi l'outil de compréhension privilégié par le voyageur, qui ne peut voir dans les « monts affreux » que l'immense résidu (relief) de cataclysmes successifs. Cette vision fondamentalement dépréciative des dynamiques naturelles, en même temps que le monopole exercé par l'approche historiciste des montagnes est bien résumée par le titre du premier grand texte consacré à la chaîne, écrit par d'Arcet en 1776 : *Discours en forme de dissertation sur l'état actuel des montagnes des Pyrénées et sur les causes de leur dégradation*²⁸.

La même représentation fondamentale, qui justifiait la spéculation théorique, légitime désormais l'investigation de terrain. Le chaos montagnard est signe d'histoire, les excès mêmes de la nature renvoient à l'idée d'un processus intelligible, ici par le raisonnement inductif, là plus

26. ID., « De la végétation sur les montagnes », *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, an IV, p. 395.

27. François FLAMICHON, *Théorie de la Terre, déduite de l'organisation des Pyrénées et des départements adjacents*, Pau, Tonnet, 1816 (le manuscrit fut rédigé au cours des décennies 1770-1780), p. 15-16.

28. Jean D'ARCET, Paris, P.G. Cavelier, 1776. Il s'agit du premier discours d'entrée au Collège de France prononcé en français.

directement par les sens. Il faut donc relativiser le discours sur la science de la fin du XVIII^e siècle qui oppose volontiers « esprit d'observation » et « esprit de système ». Le passage de la spéculation « de cabinet » à l'observation de terrain n'implique aucune rupture épistémologique franche. La géologie montagnarde qui débute après 1750 avec Saussure dans les Alpes, Pallas dans l'Oural, La Condamine dans les Andes, d'Arcet, Palassou et Ramond dans les Pyrénées, en mettant en avant le principe d'une accumulation patiente de l'information opposé aux spéculations débridées des « faiseurs de systèmes », a souvent donné une image déformée d'elle-même. Ces naturalistes, auréolés d'une réputation d'intrépides découvreurs, aux prises avec tous les dangers inhérents à ces régions infiniment répulsives²⁹, pouvaient espérer compenser la gloire attachée aux brillantes synthèses par celle que devait leur valoir l'investissement désintéressé de leur personne pour les progrès de la science. Mais ils ne se contentèrent pas, la plupart du temps, de cette observation besogneuse : la construction d'une Théorie de la Terre (par exemple pour de Saussure), ou au moins l'accès à un certain degré de généralisation des observations donne seul un sens à une entreprise qui continue à se situer dans le « cadre mental » défini par les Théories de la Terre.

Cette propension à la généralisation, qui caractérise au moins une partie des géologues montagnards prend précisément racine dans cette recherche d'un ordre transcendant et paradoxal que l'on voit à l'œuvre dans les Théories de la Terre. Parvenir à exhumer cet ordre suppose que l'on résolve le problème de la « visibilité » des monts, ou, pour mieux dire, que l'on trouve le moyen de *se représenter* le chaos. Les premiers « explorateurs » des Pyrénées ont à combattre leurs habitudes visuelles et nous présentent une montagne remplie de pièges pour le regard humain, qui s'illusionne sur les distances, sur les hauteurs relatives ou absolues, et ne parvient souvent pas à distinguer la réalité des mirages optiques. Les proportions insolites des objets, leur alliance confuse dans l'espace, la soudaineté et la force des phénomènes naturels excitent les sensations du voyageur et provoquent une perte d'objectivité fatale à la science. Palassou, en 1781, reconnaît que « les montagnes ne font d'abord l'effet que des grands objets qui offusquent toujours la vue lorsqu'elle ne s'est pas familiarisée avec eux »³⁰. Mais l'obstacle majeur opposé au regard du

29. Pensons à la gloire que valut à Saussure la conquête du Mont-Blanc. Le portrait du naturaliste ardent est l'un des lieux communs des récits de voyageur de cette époque : « ... [ils] bravent les injures du temps, gravissent contre des rochers escarpés, parcourent de vastes déserts : ni le bruit épouvantable du tonnerre, qui semble ébranler les montagnes, presque toujours placées sous un ciel orageux ; ni leurs cimes altières et menaçantes ne peuvent les arrêter... » (B. DE PALASSOU, *op. cit. supra* n. 5, p. IX-X).

30. *Ibid.*, p. X.

voyageur est l'« indescriptible chaos » qui caractérise les hautes régions montagnardes. L'impossibilité de mettre un nom sur la chose vue, d'identifier à coup sûr les lieux et les objets contemplés vide l'observation de tout sens et la réduit souvent à prendre acte de la démesure d'une réalité irréductible aux normes de la perception et de l'entendement humains.

Le naturaliste, convaincu de l'exemplarité de la montagne, se trouve donc placé dans une situation ambiguë : il est venu dans les Pyrénées pour « voir plus » qu'il ne pourrait le faire en plaine et, dans un même temps, il se doit de dépasser les apparences, trompeuses et démotivantes. De cette ambiguïté fondamentale naissent deux *stratégies perceptives*, deux approches de la montagne qui sont aussi deux méthodes d'investigation et qui résolvent le problème chacune à leur manière. Les tenants de la première méthode sont souvent de « purs » minéralogistes, ingénieurs des mines, chercheurs de métaux précieux : ils préconisent une approche « intestinale » de la montagne et vont chercher à l'intérieur des monts le principe d'un ordre dont la surface s'obstine à démentir l'existence. Le chaos superficiel, la violence des éléments sont ainsi détournés de leur valeur négative : une telle vision profite du moindre déchirement de la surface, du moindre ravin creusé par l'érosion. Il s'agit là d'une perception des Pyrénées calcaires, avide de grottes et de béances qui permettent, comme par le trou d'une serrure, d'observer les vérités cachées. Elle s'adapte naturellement à l'idée d'une montagne entièrement ruinée, que l'on aborde comme un vestige. Palassou est l'un de ceux qui cherchent les traces de l'ordre dans la structure des monts, c'est-à-dire à l'intérieur des montagnes :

« ...ces montagnes hérissées de pics, sillonnées par une infinité de torrents, et dégradées à leur surface, n'ont pas conservé leur forme primitive ; la terre couverte de rochers confusément entassés y montre souvent l'image du chaos : ces grands changements empêchent de reconnaître, *au premier coup d'œil*, le plan régulier que la Nature a suivi dans ses opérations ; mais lorsqu'à travers les ruines causées par le temps, on pénètre *dans le sein des montagnes*, il est facile alors d'apercevoir l'uniformité constante de leur structure intérieure. Des couches parallèles dévoilent le travail paisible de l'agent qui les a formées »³¹.

Les tenants de la seconde méthode, plutôt géographes ou géomorphologues avant la lettre, n'ont pas cherché sous le chaos superficiel le moyen de le dépasser. Ils se sont élevés en altitude, ont fréquenté les plus hauts sommets, jusqu'à atteindre une « hauteur de vue » suffisante pour trans-

31. *Ibid.*, p. XI.

former les « désordres » locaux en fragments nécessaires d'un ordre plus global.

Les premiers pyrénéistes eurent conscience de l'antagonisme de ces deux regards et de ces deux méthodes. Le géographe Flamichon concevait leur réunion comme la seule vision idéalement juste d'une réalité que l'on voudrait saisir sur le double plan de l'étendue et de la durée.

« Il faut convenir, écrit-il, que le Globe Terrestre est bien vaste pour le petit œil d'un homme. Celui qui pourrait en voir l'ensemble et l'intérieur, *d'un seul coup d'œil et d'un même point de vue*, découvrirait bientôt, par son organisation actuelle, les lois de son organisation primitive »³².

Ce paysage idéal que nous présente Flamichon est l'ancêtre du paysage pyrénéen. Comme on tentera à présent de le montrer à travers quelques exemples, les géologues n'ont en effet reconnu l'existence de « paysages » que là où ces conditions optimales de perception semblaient idéalement remplies.

LE PAYSAGE, AU CARREFOUR DE L'ESPACE ET DU TEMPS GÉOLOGIQUES

Les conceptions géologiques de la montagne n'ont rien ôté aux résonnances métaphoriques de l'acte ascensionnel. A mi-chemin entre une imagerie chrétienne et une mythologie alpinistique en voie de formation, elles continuèrent à coupler trajet vers les hauteurs et gain de la transparence des choses, ascension et parcours vers l'origine. Cette quête des origines se développe à la fois dans les deux dimensions spatiale et temporelle.

Repartir du point zéro, saisir les objets à l'instant même et au lieu même où le processus qui les transforme commence à agir était un projet apte à stimuler les premières explorations géologiques de la montagne. L'idée qu'il existe un « parcours » de la nature, une véritable « finalité géographique » de son action est déjà présente, en 1776, chez d'Arcet, dont le *Discours...* débute ainsi :

« Il est difficile de jeter un coup d'œil sur l'état actuel de la surface de la terre, sans être frappé des changements violents et continuels qui s'y opèrent. Non seulement les éléments semblent conjurer sa ruine, mais l'homme

32. F. FLAMICHON, *op. cit. supra* n. 27, p. 215.

même et les animaux de toute espèce la minent sourdement, la tourmentent de mille manières, et contribuent beaucoup aux révolutions qu'elle éprouve. [...] Deux choses se font principalement remarquer à sa surface ; l'une, c'est la dégradation perpétuelle et l'abaissement des montagnes et des lieux élevés ; l'autre, le haussement et l'élévation qui se fait sentir de jour en jour dans les vallées, ainsi que dans le cours des grandes rivières : et ceci est une loi constante de leur mouvement ; autant elles minent et dégradent, pendant qu'une pente rapide les fait rouler en torrent du haut des montagnes, autant elles élèvent les terrains, lorsqu'elles vont d'un cours tranquille vers leur embouchure à la mer »³³.

Ces conceptions déjà fluvialistes aboutissent à faire de la montagne le point de départ d'un processus de dégradation/reconstruction dont le cours des grandes rivières indiquent les directions spatiales. Le naturaliste lui-même est donc amené à calquer son parcours sur celui de la nature :

« ... et pour prendre les choses dans l'origine, nous allons nous transporter sur les hautes montagnes des Pyrénées, nous parcourrons les bouleversements différents qu'elles nous présentent, et après avoir vu l'état où elles se trouvent, nous en chercherons les débris, nous les suivrons dans les plaines et même jusqu'aux rivages de la mer : de là, nous remonterons jusqu'aux causes de leur ruine... »³⁴.

Le cours des gaves est souvent le fil d'Ariane qui guide les pas mal assurés des premiers « explorateurs » naturalistes de la chaîne. Rebol, en 1788, remonte le « Gave Béarnois » depuis Lourdes jusqu'au cirque de Gavarnie³⁵. Sa vision des montagnes est une vision orientée « de bas en haut » : au fur et à mesure qu'il s'élève vers les sources du Gave, les traces d'une destruction de plus en plus spectaculaire se multiplient. La source même du Gave est le point culminant de ce désordre archéologique, de ce paysage catastrophique où tout témoigne de l'action, ici subite et foudroyante, là millénaire et sourdement destructrice, des éléments naturels. A l'instar de d'Arcet, Rebol déduit de ses observations que le cirque a été occupé, en des temps reculés, par un lac qui rompit soudainement ses digues :

« Je me représente alors ce lac paisible et élevé changé en une mer courroucée, ses eaux bouleversées jusqu'au fond de ses abymes jaillir au-dessus

33. J. D'ARCEC, *op. cit. supra* n. 28, p. 4-5.

34. *Ibid.*, p. 6.

35. Henri REBOL, « Description de la vallée du Gave Béarnois dans les Pyrénées », Mémoire lu à l'Académie des sciences de Paris en 1788, *Annales de chimie*, t. XIII, 1792, p. 143-178.

des sommets voisins, et retombant sur elles-mêmes ébranler de leur poids et de leur chute la barrière qui les retenait, cette barrière trop faible enfin renversée et ses débris transportés au loin »³⁶.

Au point précis où le regard devient « vision », où l'intelligence, enfin acquise, du désordre ambiant permet à l'esprit de franchir les siècles pour se représenter l'événement créateur, s'achève le parcours dans l'espace et commence le trajet dans le temps. Le cirque de Gavarnie n'est rien d'autre ici que l'incarnation géographique de cette rencontre entre deux dimensions de la recherche des origines : celle du voyage linéaire qui conduit aux sources du Gave et celle de la réflexion archéologique qui ramène à l'événement fondateur.

Le paysage naît à ce croisement. Il n'est jamais reconnu comme tel qu'en fonction de la carrière qu'il ouvre à une intelligibilité globale de la réalité. Durant tout son parcours valléen, Reboul n'avait pas eu d'autres soucis que de dresser le catalogue des minéraux rencontrés en cours de route et de donner quelques aperçus sur la disposition et la nature des couches dont les montagnes sont formées. Il ne se limite plus à ce simple inventaire au moment de décrire le cirque de Gavarnie. C'est à partir — pour employer sa propre terminologie — d'une « organisation générale », d'un « ensemble de rapports » entre les objets qu'il construit son analyse archéologique. C'est le pouvoir du cirque de Gavarnie de stimuler ces opérations plus complexes de l'intelligence, en regroupant dans un même lieu toutes les informations nécessaires aux opérations déductives du géologue, qui le désigne aux yeux de ce dernier comme un « paysage ». La plupart des sites pyrénéens furent ainsi géologiquement déterminés. Avant de devenir de hauts lieux touristiques, ils furent ces lieux mythiques où s'achève l'expérience scientifique dans l'extase programmée d'une appréhension synthétique de la réalité. Le site paysager incarne l'idéale convergence de l'« esprit d'observation » et de l'« esprit de système » en devenant le lieu où la concentration des signes et des traces géologiques observables légitime la construction de schémas explicatifs.

Le site paysager est également, pour le géologue du XVIII^e siècle, le lieu d'une inversion des valeurs attachées aux différentes formes et aux différents objets qui s'offrent à la vue. Le paysage du cirque de Gavarnie, perçu comme vestige d'une catastrophe « fondatrice », est l'image du chaos absolu. En lui s'accomplit totalement cette tendance de la montagne à signifier la destruction. Mais ici, l'horreur n'est plus de mise, car le désordre, poussé jusqu'à ses limites, s'est incarné dans une forme pure,

36. *Ibid.*, p. 175.

véritablement architecturale (Reboul compare le cirque à « un amphithéâtre, moins remarquable par la vaste étendue de son arène que par la hauteur prodigieuse de ses murs »). Il a fait œuvre de construction et peut dès lors être appréhendé lui-même comme principe créateur. La nature convulsive des montagnes a laissé, avec le cirque de Gavarnie, le signe flagrant de son inféodation à l'ordre supérieur qui la régit. Partout où cet ordre paradoxal, puisque inverse de celui des plaines, acquiert une « visibilité », partout où le chaos, à force d'être chaos, a fini par produire une forme acceptée par la raison classique, l'œil du naturaliste a reconnu un « paysage ».

La notion de *chaos ordonné* rend bien compte de la permanence, chez ces hommes de la fin du XVIII^e siècle, d'un idéal classique de la beauté et de l'harmonie auquel on continue de se référer pour décider de ce qui est ou n'est pas « regardable ». Ainsi Ramond, dans ses *Carnets*, se livre à une comparaison fort significative à cet égard des deux plus célèbres chaos des Pyrénées : le chaos de Coumélie et celui de Héas :

« D'un côté [Coumélie] c'est la trace respectable d'un prodigieux événement, d'une secousse qui intéressa peut-être toute la masse des Pyrénées, de l'autre [Héas] c'est le produit successif des dégradations habituelles de ces monts. L'imagination du poète et du peintre ne ferait rien de plus beau que le premier. Elle ne choisirait pas des masses plus imposantes, elle ne les accumulerait pas avec une majesté plus terrible ; elle ne placerait point ce grand monument dans un lieu plus digne de le renfermer ; il ne commencerait pas autrement ; il finirait de même ; elle ne placerait point dans cette gigantesque conception une mesure plus juste de ce qu'il faut, de ce qu'il ne faut pas, elle ne séparerait pas mieux le point où il y a assez de celui où il y aurait trop. Quelle différence à Héas ! Le premier brouillon sorti de l'enfer fera où l'on voudra une pareille escarre. C'est une boutade sans plan ni symétrie. Le champ est immense, les masses inconsidérables. Il y a je ne sais quoi de trivial dans ce désordre où rien ne domine par soi ni par sa situation, et le démon qui l'a causé, incapable d'imprimer à ses œuvres le sceau d'une conception, incapable d'entreprendre une chose où il y aurait un commencement, un milieu et une fin aurait continué jusqu'au bout du monde, si la très sainte vierge ne s'était montrée sur le *Caillou de la Raillé* pour sanctifier ce faubourg des enfers »³⁷.

L'exemple des deux chaos illustre une fois encore la relation, induite par le primat géologique dans l'approche de la montagne, entre l'emplacement des sites pyrénéens et les lieux qui évoquent le souvenir d'importantes catastrophes. Mais comme le montre le texte de Ramond, il est

37. L. RAMOND, *Carnets pyrénéens*, Lourdes, Éd. de l'Echauguette, 1931, p. 11-12.

nécessaire de distinguer entre deux types de catastrophes. Les éboulements localisés, les ravages « ordinaires » causés par l'événement accidentel, ne sont pas créateurs de paysage : ils donnent au spectateur, avec le spectacle de leur démesure, une fausse idée de leur importance ; ils n'entrent pas dans un plan global de la nature et ne peuvent être intégrés dans la logique d'aucun système. En revanche, les traces d'« événements prodigieux », affectant l'ensemble ou une partie considérable de la chaîne valent comme paysage, dans la mesure où elles renvoient à autre chose qu'à elles-mêmes. La différence de nature entre ces deux types de bouleversements est immédiatement lisible dans les traces qu'ils ont laissées. Dans le premier cas (catastrophe « destructrice »), le regard humain ne dispose d'aucun fil conducteur pour s'orienter à travers des objets « inconsidérables » : il subit ce que l'on renonce dès lors à appeler le « paysage ». Dans le second cas (catastrophe « fondatrice »), l'existence d'un ordre géométrique ainsi que la possibilité d'une analogie avec les productions humaines (poésie, peinture) viennent confirmer, au plan des sensibilités, les conclusions positives de l'analyse géologique.

Cette opposition, dont Ramond s'est sans doute un peu amusé à renforcer les traits, reprend au plan des valeurs paysagères une distinction récemment établie par les géologues de cette période entre deux types d'événements catastrophiques. On doit à la géologie pyrénéenne de la fin du XVIII^e siècle l'une des toutes premières formulations du principe de l'actualisme dans le domaine des sciences de la terre. En avance sur Hutton, le chimiste d'Arcet a clairement montré, dès 1776, le rôle essentiel joué par le cours d'eau dans le creusement de sa vallée et parfaitement décrit le mode d'action des « petites causes » d'érosion (érosion chimique et mécanique, rôle de la végétation, de l'alternance sécheresse/pluie, gel/dégel, etc.). Ces causes infimes de transformation de la surface de la terre, dont l'influence décisive apparaît plus nettement en montagne qu'ailleurs, sont souvent opposées, dans les mentalités scientifiques de cette époque, aux grandes catastrophes (dont l'archétype est, bien sûr, le Déluge biblique) auxquelles on avait pris l'habitude d'attribuer la paternité des formes du relief. La géologie du XVIII^e siècle est profondément marquée par ce débat — transféré plus tard par Cuvier et Lamarck vers les sciences de la vie — qui dépasse largement, par ses implications religieuses et philosophiques, le cadre d'une simple querelle de spécialistes. Le XVIII^e siècle ne parvient pas à penser la montagne sans faire appel à une forme quelconque de catastrophe originelle, pas plus qu'il ne parvient à voir véritablement dans la montagne autre chose qu'une « anomalie ». Son ascendance diluvienne lui confère une dignité minimale, sans lui accorder celle d'une véritable création de la divinité. On reconnaît encore, chez Ramond, ce prestige attaché aux « grandes

causes », qui font de la montagne un véritable monument à la gloire de cataclysmes respectés. Les « petites causes », quant à elles, sont moins propres à communiquer un quelconque pouvoir émotionnel aux ruines qu'elles créent. Elles ne sont les signes d'aucun événement lointain sur lequel la mémoire pourrait se reposer, elles ne proposent au géologue qu'un voyage sans bornes et sans but, à travers un temps que plus rien ne ponctue, que plus rien n'anime, sinon l'éternel craquement d'une destruction lente et continue. L'espace produit par les « petites causes » est à l'image de cette durée qui leur est propre : rien n'y arrête le regard, rien n'émerge du chaos, tout se confond dans un désordre uniforme et ennuyeux où rien ne peut être *distingué*. Cet espace est donc fondamentalement rebelle à un découpage paysager, c'est-à-dire à une vision qui se fonde sur l'existence de *discontinuités* spatiales.

Ces considérations seraient évidemment à nuancer, dans la mesure où les géologues pyrénéistes ont très tôt perçu la complémentarité des « petites » et des « grandes » causes³⁸. Nous nous limiterons cependant ici à faire apparaître, ne fût-ce que schématiquement, l'importance des relations qui s'établissent, aux origines du tourisme pyrénéen, entre l'approche paysagère de la montagne et la théorie géologique.

LE PAYSAGE DES SOMMETS

La « naissance » du paysage pyrénéen, à la fin du XVIII^e siècle, doit beaucoup aux valeurs nouvelles que les problématiques géologiques de cette époque ont attaché à la notion de sommet. Les excursions dans les vallées ne peuvent suffire aux naturalistes ; elles ne représentent qu'un aspect de ce parcours vers l'origine auquel peut être assimilé le voyage géologique. Les vallées ne sont que des formations tardives, nées du travail des cours d'eau ou des courants marins. Elles sont le réceptacle des matériaux venus des hauteurs ; transportés par le gave, ou brutalement déplacés par les avalanches, ils forment comme un voile sous lequel il est difficile d'apercevoir la structure véritable de la montagne. Pour trouver les minéraux *en place*, il faut monter toujours plus haut, sur les crêtes et le sommet des montagnes, où la force des éléments destructeurs atteint son apogée, mais où aucun écran minéral ou végétal ne peut s'interposer entre l'observateur et la nature primitive des terrains. Ici

38. La « théorie des lacs », par laquelle les géologues expliquent généralement le creusement des vallées perpendiculaires à la chaîne, représente un compromis entre actualisme et catastrophisme. Sur ce point, voir N. BROC, *op. cit. supra* n. 2, p. 159-161.

commence le long trajet des destructions que le naturaliste vient de parcourir à rebours. La structure minéralogique des sommets ne doit rien au transport de matières, elle n'est plus le signe, décalé dans l'espace, de la nature de terrains plus élevés. Le voyage géologique s'achève sur les sommets, où le temps géologique commence. Ramond a exprimé d'une formule limpide ce que tous les naturalistes de son temps pensaient : « Chaque degré d'élévation ajoute un siècle à l'âge des monts »³⁹. Chaque ascension représente donc un pas de plus franchi dans la recherche de l'origine des montagnes. Les nivellements de Vidal et Reboul avaient commencé à « préparer aux observateurs une montagne toute graduée »⁴⁰ et bientôt, la logique de la recherche allait les conduire vers les points culminants de la chaîne. Ramond croira avoir atteint, après son ascension au Mont-Perdu en 1802, le « sommet des Pyrénées ».

Pour les premiers géologues pyrénéistes, l'ascension reste un acte purement scientifique et n'a d'autres valeurs que celles des découvertes qu'elle permet de faire. Reboul termine son rapport sur la vallée du Gave Béarnois en préconisant l'ascension du Marboré, qu'il considère comme le « Mont-Blanc des Pyrénées » et affirme qu'il a « toujours emporté le désir et l'espérance de remplir un jour *cette tâche pénible et instructive* ». Palassou, s'appêtant à gravir le Pic du Midi, vante son lecteur « qui a le courage de le suivre dans ces tristes lieux »⁴¹. L'ascension est à la fois la partie la plus ingrate et la plus nécessaire du travail du géologue ; c'est elle, également, qui différencie le savant du « simple curieux ». Comme l'écrit l'ingénieur des mines Duhamel, ces derniers reculent devant l'horreur des lieux où le naturaliste situe précisément ses meilleurs « observatoires »⁴².

Dès la fin de la période que nous étudions, les sensibilités ont tendance à glisser vers une valorisation toujours plus forte et plus motivée de l'acte ascensionnel. Le sommet des montagnes a, en effet, représenté, durant une ou deux décennies, le lieu clef d'un élargissement possible de la problématique géologique, d'abord dans le sens d'une géomorphologie — qui débouchait elle-même sur une approche essentiellement descriptive et posait le problème considérable et irrésolu à cette époque de la

39. *Lettres de William Coxe à W. Melmoth, sur l'état politique civil et naturel de la Suisse, traduites de l'anglais par Ramond, et augmentées des observations faites dans le même pays par le traducteur*, Paris, 1780-1781, 2 vols, cité par P. CAMENA D'ALMEIDA, *op. cit. supra* n. 2, p. 150. Ramond démentira par la suite cette affirmation.

40. H. REBOUL, « Exposition d'un nivellement fait dans les Pyrénées pendant les mois de juillet et d'août 1787 », *Annales de chimie*, t. XIII, juin 1792, p. 225.

41. B. DE PALASSOU, *op. cit. supra* n. 5, p. 178.

42. C. DUHAMEL, « Relation d'un voyage minéralogique fait au pic du Midi de Bigorre en l'an III », *Explorations pyrénéennes*, 1887, p. 111.

représentation du relief —, ensuite dans le sens d'une géographie physique générale de la montagne — qui conduisait à re-poser le problème du raisonnement « systémique » et de ses rapports avec l'observation en terme de *champ* ou d'*échelle de vision*. Nous aborderons, l'une après l'autre, ces deux problématiques paysagères que la géologie montagnarde du XVIII^e siècle a permis de dégager.

Les sommets intéressent d'abord le géologue pour eux-mêmes. D'Arcet est le premier naturaliste à aborder le problème de leur forme. Parvenu au sommet du Pic du Midi de Bigorre (qu'il croit être le point culminant de la chaîne), il embrasse d'un seul coup d'œil tous les sommets des montagnes voisines, ce qui lui permet de généraliser ses observations :

« Du haut de cette montagne, c'est un grand spectacle que le nombre infini de rochers nus, secs et arides, qui forment également la cime des montagnes voisines. Tous ces rochers sont à pic et sont déchirés dans leur longueur, suivant la direction inclinée, ou perpendiculaire des couches dont ils sont composés ; et en général, plus ces montagnes sont élevées, plus le temps y a imprimé le sceau de la destruction »⁴³.

Pour d'Arcet, la preuve que ces sommets, comparables à des « forteresses démantelées » doivent leur forme aux ravages du temps réside dans l'aspect même de la roche dont ils sont constitués. En effet, lorsque la nature a formé les objets qui s'offrent au regard du naturaliste, elle a pris soin de les revêtir d'une « enveloppe protectrice », parfois évacuée par l'impact des éléments. Tant qu'elles subsistent à l'intérieur de cette enveloppe grossière, les productions de la nature ont « un ton de beauté, un air de vie et de force qu'on ne trouve jamais à leur surface »⁴⁴. Le sommet des montagnes est précisément le lieu où s'exprime un « nouvel ordre des choses » ; ce qui était enfoui est revenu à la surface et toute protection ayant disparu, « les rochers les plus entiers ont un caractère de vieillesse, de souffrance et de mort... »⁴⁵ qui témoigne de ces transformations :

« C'est donc une conséquence nécessaire de ces observations, que les rochers pointus, qui terminent la cime de nos montagnes, et qui sont maintenant exposés au choc destructeur des éléments, que ces rochers, dis-je, qu'on trouve brisés, fendus, minés sur toute leur surface, par une carie qui les ronge, les décolore et les consume, n'ont jamais été formés dans cet état de

43. J. D'ARCET, *op. cit. supra* n. 28, p. 16.

44. *Ibid.*, p. 34.

45. *Ibid.*, p. 35.

nudité et de misère, où nous les voyons de nos jours ; qu'une matière quelconque, de terre, de sable ou de limon a longtemps couvert et défendu le mystère de leur formation, et qu'enfin leur élévation actuelle, pour trancher le mot, n'est peut-être pas aujourd'hui la moitié de ce qu'elle fut dans leur première origine »⁴⁶.

Le sommet des montagnes pose donc différemment au naturaliste le problème des rapports entre surface et « intérieur » des monts et le conduit à modifier sa démarche interprétative. Les tenants d'une investigation *par le dedans*, qui donnent la priorité à la recherche des structures, n'ont plus besoin de dépasser la surface, c'est-à-dire de dépasser la forme extérieure pour saisir le « contenu ». Leur travail de déblaiement se transforme en travail de reconstitution de la forme pure à partir de la forme dégradée. Au sommet des montagnes, les deux démarches possibles du naturaliste tendent donc, par la force des choses, à se fédérer et la contradiction des deux herméneutiques en présence tend à se résorber. Autour du problème des sommets s'ouvre ainsi la possibilité, ailleurs limitée par l'antagonisme de deux regards et de deux méthodes, d'une première mise en relation de la forme et de la structure des montagnes.

Un bon exemple du caractère dominant d'une perception *morphologique* des sommets est la carte de la vallée de Barèges (dans les Hautes-Pyrénées actuelles) dressée par le géographe Pasumot (qui se définit lui-même comme un « pur » minéralogiste)⁴⁷. Un soin tout particulier a été apporté à l'expression des différentes formes de sommets ; mais ces formes ont été amplifiées pour en faciliter la reconnaissance ; elles ont été géométriquement résumées. Nous pouvons relever ici une correspondance étroite entre les termes de la description écrite et la représentation par l'image des montagnes. Décrit comme une pointe, tel sommet apparaîtra sur la carte sous cette forme particulièrement aiguë et régulière. La réalité physique des montagnes recule devant l'image qui permet de l'appréhender et de la décrire en la ramenant à une forme connue. On a là encore affaire à une conséquence de l'absolue étrangeté culturelle, en cette fin du XVIII^e siècle, d'une montagne dont la simple soumission au regard humain pouvait apparaître comme un but en soi.

C'est en utilisant de tels raccourcis morphologiques que, dès 1782, le géologue Dolomieu donna la première nomenclature des montagnes

46. *Ibid.*, p. 35-36.

47. François PASUMOT, *Voyages physiques dans les Pyrénées en 1788 et 1789. Histoire naturelle d'une partie de ces montagnes...* Paris, Le Clerc, 1797. La carte est orientée le sud vers le haut, car, selon l'auteur : « ... lorsque l'on est dans une chaîne montueuse, telle que les Pyrénées françaises, l'objet principal est la crête, attendu que c'est comme le terme auquel tout paraît tendre » (p. VII).

fondée sur les rapports entre leurs formes et leurs structures. Le passage qui suit peut être considéré comme le premier texte de géomorphologie structurale :

« [Les montagnes] qui sont calcaires présentent des escarpements considérables et à pic, elles ont leur sommet planimètre quelquefois d'une grande étendue. Ces plaines hautes sont communes et considérables dans les montagnes au-dessus des vallées d'Aure et de Luchon. Celles qui sont essentiellement de granit sont absolument dépouillées, comme décharnées ; elles sont surmontées de pics aigus et ont leurs flancs couverts de leurs propres débris. Les montagnes composées de roches schisteuses argileuses ont des pentes plus douces, des sommets plus arrondis, mais partout la nature paraît engourdie ; elle n'y produit que quelques plantes basses propres aux régions du nord, et auxquelles on voit que la chaleur manque pour s'élever plus haut »⁴⁸.

Le principe de cette première classification, à base géomorphologique, des paysages pyrénéens sera repris et affiné par Ramond, en particulier dans les différents récits de ses tentatives d'ascension au Mont-Perdu. La découverte de la nature calcaire des terrains formant le sommet de cette montagne, considérée comme le point culminant de la chaîne, peut être regardée comme le point d'orgue de l'exploration géologique des Pyrénées au XVIII^e siècle. Elle remettait totalement en cause les théories les plus assurées de cette époque concernant les rapports entre structure minéralogique et « hauteur » des sommets. De plus, la découverte de corps marins à une telle altitude amenait à reconsidérer les hypothèses en vogue sur le rôle de la mer dans la formation des montagnes. Les Pyrénées se présentèrent ainsi, l'espace de quelques années, comme le cas particulier, l'exception qui détruit les systèmes jusque-là acceptés. Comme pour mieux marquer cette différence du cas pyrénéen, étranger au modèle que des observations trop étroitement alpines avaient servi à construire, Ramond s'est plu à opposer les deux points culminants, le Mont-Blanc et le Mont-Perdu. On retrouve, au-delà de la mise en évidence des différences de structures minéralogiques, cette tendance, relevant d'une démarche géomorphologique, à opposer deux paysages — comme le montre cet extrait de ses *Voyages au Mont-Perdu* :

« Ces formes simples et graves, ces coupes nettes et hardies, ces rochers si entiers et si sains dont les larges assises s'alignent en murailles, se courbent

48. Déodat DE DOLOMIEU, *Deuxième lettre au Duc de La Rochefoucauld*, publiée par Adrien LACROIX, « L'exploration géologique des Pyrénées par Dolomieu en 1782 », *Explorations pyrénéennes*, 1917, p. 140. Cette lettre, comme les autres écrits de Dolomieu sur les Pyrénées, n'a jamais été publiée avant le XX^e siècle.

en amphithéâtre, se façonnent en gradins, s'élancent en tours où la main des géants semble avoir appliqué l'aplomb et le cordeau ; voilà ce que personne n'a rencontré au séjour des glaces éternelles, voilà ce qu'on chercherait en vain dans les montagnes primitives dont les flancs déchirés s'allongent en pointes aiguës, et dont la base se cache sous des monceaux de débris. Quiconque s'est rassasié de leurs horreurs, trouvera encore ici des aspects étranges et nouveaux. Du Mont-Blanc même il faut venir au Mont-Perdu : quand on a vu la première des montagnes granitiques, il reste à voir la première des montagnes calcaires »⁴⁹.

Comme le montre ce texte de Ramond, l'approche géomorphologique des montagnes et, plus largement, l'approche scientifique du paysage montagnard posent, au XVIII^e siècle, le problème crucial de la capacité à représenter ou à décrire cette montagne. La question a été soulevée par les contemporains qui virent parfois dans ces difficultés le symptôme le plus frappant du handicap dont l'homme souffre dans ces relations avec la nature. Ainsi, Bernardin de Saint-Pierre écrivait dans son *Voyage à l'Isle-de-France* (1773) :

« L'art de rendre la nature est si nouveau que les termes mêmes n'en sont pas inventés. Essayez de faire la description d'une montagne de manière à la faire reconnaître : quand vous aurez parlé de la base, des flancs et du sommet, vous aurez tout dit. Mais que de variété dans ces formes bombées, arrondies, cavées, etc. ! Vous ne trouverez que des périphrases : c'est la même difficulté pour les plaines et les vallons. Qu'on ait à décrire un palais, ce n'est plus le même embarras »⁵⁰.

D'où la solution ramondienne, fréquemment adoptée par tous les géologues pyrénéistes, qui consiste à se servir du vocabulaire de l'architecture pour rendre compte de la forme des monts. La possibilité de faire usage d'un tel lexique (comme on l'a vu avec le cirque de Gavarnie) marque assez bien la limite entre ce qui relève du « chaos indéscribable » et ce qui peut être appréhendé comme « paysage ». Cependant, de telles adaptations ne vont pas sans entraîner un certain nombre de conséquences. Le privilège accordé par le pyrénéisme du XVIII^e siècle à la partie calcaire de la chaîne, plus riche en figures géométriques, en est une. Mais la plus importante est que l'emprunt d'un vocabulaire spécialisé, construit et utilisé d'ordinaire à d'autres fins, aboutit à faire du discours

49. L. RAMOND, *Voyages au Mont-Perdu et dans la partie adjacente des Hautes-Pyrénées*, Paris, Belin, an IX-1801, p. 115.

50. Cité par Yves CHATELIN, « Interface histoire : entre 1750 et 1900, la découverte de milieux naturels nouveaux », *Milieux et paysages*, Paris, Masson, 1986, p. 81.

naturaliste un discours métaphorique : c'est-à-dire un discours qui se situe résolument du côté du signifiant (par opposition au discours scientifique classique, qui ne fait aucune concession à l'écriture et n'est émis que pour son signifié). Chaque fois que le voyageur est amené à dépasser ses préoccupations strictement minéralogiques au profit d'une approche plus globale, intégrant par exemple les formes des montagnes, son discours change de registre et n'est plus susceptible de la même lecture. Les outils rhétoriques dont il dispose ne lui permettent pas de ne pas intégrer, lors de ce double passage — d'un type de discours à un autre, d'un objet scientifique à un autre —, toute la dimension émotionnelle de son rapport à l'espace.

Ce lien, induit par le problème de la représentation des montagnes — qui se confond entièrement avec celui de leur perception —, entre l'approche scientifique et l'expérience sensible du voyageur géologue devient plus évident encore lorsqu'on aborde la question du paysage découvert depuis les sommets. Si ces derniers purent intéresser pour eux-mêmes, dans le cadre d'une problématique minéralogique et de l'étude des structures des montagnes, ils furent également valorisés comme promontoires permettant d'avoir une vue générale sur une partie de la chaîne. L'un des intérêts majeurs de ces *panoramas* était d'offrir la possibilité de se repérer dans le dédale des montagnes et ainsi de pallier l'absence de cartes fiables. La quête d'informations topographiques est l'une des occupations essentielles du voyageur en montagne de cette époque et son ignorance elle-même, en ce domaine, est à la base de son sentiment d'« explorer » une région inconnue. Ce sentiment est encore renforcé lorsque l'ignorance des indigènes vient prendre le relais de celle du voyageur. Ramond, lors de son premier voyage au Mont-Perdu (1797) est confronté à ce problème :

« L'entreprise n'était pas sans difficultés, et de ces difficultés la plus imprévisible était l'ignorance où j'ai trouvé les gens du pays, sur la position réelle du Mont-Perdu. Il n'est visible que des lieux élevés, et disparaît aussitôt que l'on descend ; il fallut donc me déterminer à en chercher la route au hasard, et à travers d'affreux déserts que ne parcourent ni les chasseurs ni les bergers »⁵¹.

Ce n'est qu'en parvenant près de son sommet que Ramond se rendra compte que le Mont-Perdu se trouve en Espagne. Quand le voyage devient vagabondage incertain, il importe de mémoriser les formes des

51. L. RAMOND, *Extrait d'une lettre du citoyen Ramond... au citoyen Haüy... Lue à l'Institut, séance du 21 vendémiaire an VI*, s.l.n.d., 3 p.

montagnes, afin de se repérer grâce à elles. Ramond s'empresse, parvenu pour la première fois à un point d'où le Mont-Perdu est tout entier visible, d'en « prendre un bon dessin »⁵². Les grandes ascensions dans les régions inconnues stimulent ce souci morphologique et préparent ainsi l'intégration de ces données aux problématiques géologiques.

Dans ce contexte, l'arrivée au sommet des montagnes est toujours l'occasion d'une véritable « révélation » géographique : « Un regard suffisait ; le chaos était démêlé ; plus de doutes sur les hauteurs relatives et sur la route qu'il fallait tenir pour visiter les hauteurs principales des Pyrénées » (Ramond au sommet du Pic du Midi)⁵³. Le panorama découvert du haut des pics révèle subitement un *ordre* topographique. Il permet de repérer les grands ensembles géologiques et de relativiser la position dans l'espace des objets observés lors du séjour dans les vallées. Par là, il autorise la réintégration dans une perspective d'ensemble de l'information recueillie lors d'observations ponctuelles.

Très tôt, cette capacité des sommets à stimuler la synthèse géographique et la recherche de systèmes explicatifs a été regardée favorablement. Flamichon, dans sa *Théorie de la terre...*, ne se lasse pas de répéter cet adage : « ... c'est en parcourant les sommets, et non les gorges, qu'on voit, avec admiration, l'ensemble de ce merveilleux mécanisme, et la marche de la nature simple et sublime »⁵⁴. Ce discours, qui établissait une liaison étroite entre l'intelligence des phénomènes naturels et l'étendue du champ de vision de l'observateur, a été repris plus tard par Ramond. Chez ce dernier particulièrement, comme l'a écrit Camena d'Almeida, « les idées gagnent en généralité ce que l'horizon gagne en étendue ».

La question du « panorama » découvert depuis les sommets se trouve ainsi placée au cœur de l'antagonisme entre « esprit d'observation » et « esprit de système ». Cependant, cette opposition ne recouvre plus, dans le contexte de l'exploration géologique des montagnes, un conflit entre « naturalistes de terrain » et « savants de cabinet ». Elle est désormais fondée sur le choix de deux échelles de perception différentes. Flamichon reproche aux naturalistes qui se contentent de parcourir les vallées de trop décomposer leur objet d'étude et d'accorder une importance excessive aux détails, au mépris d'une vision d'ensemble. « Je les compare, écrit-il, à un anatomiste qui s'occuperait des particules qui entrent dans l'organisation du corps humain, et qui n'en connaîtrait pas les mouve-

52. ID., « Lettre au citoyen Dangos du 1^{er} fructidor an V », *Explorations pyrénéennes*, 1881, p. 61-63.

53. ID., *op. cit. supra* n. 2, p. 45.

54. F. FLAMICHON, *op. cit. supra* n. 25, p. 125.

ments généraux »⁵⁵. Dans le même sens, Ramond fulminera contre les « savants au microscope » :

« Sans doute, ceux-là n'ont jamais contemplé de haut l'ordonnance des montagnes, qui, décidés à ne tenir compte que des dérangements, toujours le microscope à l'œil et le cri d'alarme à la bouche, donnent à deux mètres de désordre la valeur qu'il refuse à cent mille de symétrie »⁵⁶.

Depuis les sommets, l'ordre s'impose à la vue ; il n'est plus le résultat artificiel et abstrait d'une laborieuse recherche. Saussure résumait à la même époque d'une formule saisissante l'impression qu'il reçut en parvenant au sommet du Mont-Blanc : « Un seul regard levait des doutes que des années de travail n'avaient pu éclaircir... »⁵⁷.

La question du paysage des sommets fait apparaître le caractère potentiellement révolutionnaire de la géologie montagnarde de la fin du XVIII^e siècle. Porteuse d'un véritable idéal scientifique, elle n'a posé aucun problème qui n'englobe celui de la relation, conçue comme un tout, de l'homme à l'espace. Elle a légitimé tout d'abord une analogie entre types de parcours dans l'espace et méthode d'étude des montagnes. La valorisation du « parcours méthodologique » qui conduit vers les sommets correspond à une victoire de la synthèse « audacieuse » sur l'observation « prudente », du véritable explorateur, ardent et passionné, remarquable jusque dans son inconscience, sur le voyageur vulgaire et laborieux, bien à l'abri dans les sentiers battus de la connaissance. Le paysage apparaît ainsi *en lui-même* comme une pure découverte. Le seul fait de son apparition signe une victoire de la science. L'observation est ici condensée en une « révélation » immédiate et comme intuitive, intangible et non communicable car relevant d'une pure expérience individuelle. La montagne est conjurée : toutes les barrières qu'elle opposait au regard du savant ont disparu. L'ordre qui surgit alors du paysage n'est qu'une conséquence naturelle de cette accession au visible. Il n'est pas le fruit d'une réflexion, mais celui d'une *sensation*. Ce concours du sensible à la connaissance légitime l'utilisation de catégories esthétiques dans la démarche cognitive du voyageur. La symétrie révèle *en même temps* la beauté du paysage et l'ordre qui en garantit l'intelligibilité.

55. *Ibid.*, p. 215.

56. L. RAMOND, *op. cit. supra* n. 49, p. 285-286.

57. Cité par N. BROU, *op. cit. supra* n. 2, p. 42.

L'AVENIR DU PAYSAGE GÉOLOGIQUE

Les géologues du XVIII^e siècle ont inventé *une grille de lecture* de l'espace montagnard à travers laquelle la haute montagne pyrénéenne apparaît pour la première fois comme un paysage *possible*. Tout leur travail d'exploration a consisté à repérer dans la montagne les signes qui en garantissent la lisibilité. Ces signes peuvent être dispersés dans l'espace, ou au contraire concentrés en un véritable *texte*, autrement appelé « paysage ». Le regroupement des signes — qui garantit l'existence d'un sens et la possibilité de comprendre — peut être soit donné (cas du site paysager type Gavarnie), soit acquis (cas du « panorama » sommital) grâce à la recherche de points de vue adaptés. L'absence de lisibilité initiale de la montagne, la conscience qu'ont les géologues d'accomplir un acte pionnier, favorisent la confusion entre recherche des signes et recherche du sens : le point de vue idéal sur la montagne est celui qui réduit au minimum la distance entre le *voir* et le *comprendre* ; la connaissance découle dès lors de la sensation et ne peut se communiquer qu'à travers un discours éveillant chez le lecteur des sensations similaires. A ce point précis s'affirme l'absence d'une véritable solution de continuité entre le discours scientifique et le discours dit « littéraire » sur le paysage : comment « rendre » une connaissance acquise par l'immédiateté d'une sensation, sans s'imposer soi-même comme un médiateur abusif entre l'individu et le paysage ? Seul un jeu sur le signifiant du discours peut amener au but recherché : il s'agit de faire entrer le lecteur, par l'imagination, dans le paysage et de l'inviter à partager avec l'auteur cette connaissance intuitive, irremplaçable, et que seule une expérience physique « sur le terrain » permet d'acquérir. L'insuffisance du langage (« Les mots ne sauraient suffire... ») pour décrire les paysages est l'un des stéréotypes les plus répandus dans le discours des voyageurs, naturalistes ou non, de cette époque. Il illustre à la fois la conscience d'une trop grande pauvreté du langage scientifique — compensée par l'utilisation de métaphores — et l'idée qu'il existe une part incommunicable de la connaissance, liée à l'alchimie secrète qui transforme, chez un individu donné, les sensations en idées.

A la fin du XVIII^e siècle, le récit de voyage est un cadre fédérateur, dans lequel cohabitent sans se différencier entièrement deux discours sur l'espace (discours du signifié, discours du signifiant). Ce cadre éclatera au cours du XIX^e siècle, au moment où se sépare l'approche touristique de l'approche scientifique, elle-même éclatée en approches disciplinaires

cloisonnées. Cependant, la montagne résistera mieux que tout autre espace à ce processus de cloisonnement et de dispersion des regards. L'origine géologique de son intégration culturelle semble devoir être invoquée pour expliquer cette résistance. Elle a établi d'emblée une relation étroite entre la recherche des sites et des paysages et celle d'une intelligibilité globale de l'espace montagnard. Elle s'affirmait ainsi comme une « voie d'accès » privilégiée à la montagne. En 1834 encore, le pyrénéiste Chausenque évoquait les mêmes arguments que les voyageurs du XVIII^e siècle, pour justifier l'attention toute particulière qu'il se proposait d'accorder aux faits géologiques :

« D'ailleurs, écrit-il, sur ce sol privilégié, où l'écorce du globe est apparente, où tous les termes de la série géognostique sont à nu, le voyageur peut-il passer inattentif devant les traces palpables de ces époques successives, et des révolutions qui l'ont bouleversée »⁵⁸.

Le « message géologique » du paysage pyrénéen continue à s'inscrire en lettres majuscules sur le terrain. Il est impossible de l'ignorer, car il reste ce *discours premier* qui rend la montagne perméable au regard humain. Aussi les critères géologiques de sélection des sites et des paysages prolongent-ils leur validité bien au-delà du XVIII^e siècle et laissent-ils à l'accumulation des représentations le temps nécessaire pour institutionnaliser ces choix. On a dit à quel point le paysage géologique était lié au caractère exemplaire de la montagne, c'est-à-dire à son pouvoir de rendre *sensibles* les phénomènes naturels. Les lieux qui évoquent le caractère convulsif et catastrophique de la nature montagnarde ont été choisis, à la fin du XVIII^e siècle, comme lieux d'observation privilégiés. A leur valeur démonstrative (vastes éboulements, ravins creusés par l'érosion, gaves dévalant les pentes et transportant d'énormes quantités de matériaux...) s'ajoutait leur pouvoir de rendre la montagne « transparente » en déchirant sa surface et en découvrant ce qui était enfoui. Les mêmes lieux sont devenus par la suite des sites touristiques, même si leur signification originelle a pu se perdre dans le processus qui a conduit à les institutionnaliser comme tels. Ainsi, une cascade dévalant les rochers ne saurait évoquer pour nous (mais il en était déjà de même à la fin du XIX^e siècle) ce « dérèglement » de la nature qui, paradoxalement, aide à comprendre son fonctionnement.

Au-delà, les racines géologiques du paysage montagnard semblent devoir être invoquées pour expliquer l'extraordinaire prégnance, jusqu'à nos jours, d'une vision « passéiste » de la montagne. Le paysage inventé

58. Vincent DE CHAUSENQUE, *Les Pyrénées, ou voyages pédestres dans toutes les régions de ces montagnes...*, Paris, Lacomte et Pougin, 1834, t. I, p. 5.

par les géologues du XVIII^e siècle est un paysage *archéologique*, reconnu pour son seul pouvoir d'évoquer un passé lointain. Chausenque appelle les montagnes « les annales du globe » et la reconnaissance de leur qualité d'archive restera longtemps le fondement essentiel de la valorisation des monts. C'est peut-être cette valeur étroitement indiciaire, accordée à l'origine aux paysages par les géologues, qui est parvenue jusqu'à nous à travers la « muséification » du paysage montagnard et la reconnaissance de sa valeur patrimoniale. De plus, la « découverte » géologique des montagnes a été celle d'un espace qui *illustre* une « longue durée » historique. Le déterminisme naturel du XIX^e siècle aidant, ce rythme historique particulier reconnu à la montagne s'est transmis de la nature aux hommes. L'histoire de ces derniers apparaît négligeable, confrontée à la durée des phénomènes naturels. Michelet lui-même écrivait dans son *Histoire de France* :

« Ce n'est pas à l'historien d'expliquer les Pyrénées. Vienne la science de Cuvier, de Buch, d'Élie de Beaumont. Qu'ils racontent cette histoire anté-historique. Ils y étaient eux, et moi je n'y étais pas, quand la nature improvisa sa prodigieuse épopée, quand la masse embrasée du globe souleva l'axe des Pyrénées, quand les monts se fendirent et que la terre, d'un titanique enfantement, poussa contre le ciel la noire et chauve Maladetta... »⁵⁹.

Enfin — et nous concluons sur ce point —, la « descendance » du paysage géologique doit à notre sens être cherchée dans les conceptions géographiques modernes du paysage, reconnu comme cadre d'une approche systémique de la réalité physique. Le caractère exemplaire reconnu à la montagne par les géologues est fondé sur l'existence d'une adéquation entre « dimension » des phénomènes naturels et capacité du regard humain. Il est donc possible d'isoler des « unités paysagères » (sommets de montagnes, vestiges d'anciens lacs, etc.) géologiquement homogènes et de mettre en rapport, à l'intérieur de ces unités, la structure des montagnes avec leur forme, voire avec leur végétation (Dolomieu). A la fin du XVIII^e siècle, dans les Pyrénées, l'approche géologique des paysages constitue indiscutablement l'approche dominante. Mais un mode de raisonnement, fondé sur la décomposition analytique de l'espace en paysages et la mise en relation des éléments qui les constituent, s'est mis en place durant cette période et pouvait dès lors fonctionner à partir d'autres priorités.

Dans un article lumineux et totalement oublié au sujet de « La végétation sur les montagnes » (An IV), Ramond entreprit d'appliquer la

59. Cité par lui-même in *La Montagne*, Paris, Flammarion, 1865, p. 63.

méthode géologique d'étude des paysages montagnards à une recherche biogéographique sur la végétation des montagnes.

« Si c'est dans la structure des grandes chaînes de montagnes, écrit Ramond, que le géologue doit étudier la structure de la terre et l'histoire des grandes catastrophes qui lui ont imprimé sa dernière forme, c'est dans les montagnes aussi que le botaniste essayera de pénétrer le mystère de la dissémination originaire des végétaux et de leur propagation successive »⁶⁰.

Dans la continuité de l'exploration géologique, un nouveau champ de recherche, immense, s'ouvrait pour le voyageur. Ramond étendait l'exemplarité de la montagne à un nouveau secteur de l'histoire naturelle, en partant des mêmes considérations sur la faculté d'observer, en montagne, des phénomènes ailleurs imperceptibles. Ainsi, par exemple, tel type de végétation occupe en plaine « des espaces immenses, dont les limites elles-mêmes sont trop étendues et trop indécises pour être aisément perceptibles. Dans les montagnes, au contraire, tout se confine en d'étroits circuits que l'œil embrasse souvent en entier ». La montagne a séparé d'elle-même de petites unités homogènes du point de vue végétal car subissant les mêmes influences. Ramond distingue trois types essentiels d'influences : celle du sol, celle de la « hauteur relative » (altitude) et, liée à la hauteur, celle du climat :

« C'est [en montagne], écrit-il, que la distribution primitive des végétaux a été la moins troublée, que les circonscriptions sont plus fortement tracées, que l'influence du sol et du climat est la plus perceptible. C'est là que le rapprochement des objets en fait ressortir tour à tour la symétrie et les contrastes, et que l'œil peut embrasser à la fois tout ce qui provoque l'observation et détermine le jugement »⁶¹.

Mais contrairement à l'approche géologique du paysage, l'étude biogéographique de la végétation ne peut ignorer l'homme. Ramond ne l'oublie pas. Il ne sous-estime pas son rôle dans la construction des paysages végétaux (Ramond cite l'exemple du berger qui amène sans le savoir sur les pâturages « les oiseaux, les insectes de ses vallées ; il y a porté en un instant le germe des plantes de son village... »), ni dans leur « destruction » (à travers, surtout, la destruction des forêts). Cependant, même si « un siècle de l'homme pèse sur la terre plus que vingt siècles de la nature », l'homme n'est pas jugé suffisamment « perturbateur », en

60. L. RAMOND, *op. cit. supra* n. 26, p. 404.

61. *Ibid.*, p. 404.

montagne, pour avoir faussé les traces de la distribution primitive des végétaux. Minéral ou végétal, le paysage montagnard demeure un paysage indiciel.

La démarche paysagère de Ramond n'aura pourtant aucun avenir. Il faudra attendre la deuxième moitié de notre siècle pour que la question d'une *science du paysage* soit de nouveau posée, en des termes analogues. La fin du XVIII^e siècle, dans le cadre de la découverte de milieux naturels nouveaux (on trouve une expérience voisine de celle des pyrénéistes dans l'Amérique équinoxiale de Humboldt), a défini le programme de cette science. A cette époque comme de nos jours, se sont cristallisés autour de cette notion de paysage des problèmes épistémologiques fondamentaux, mais aussi la volonté de redéfinir la position de l'homme face à son environnement. L'analogie mérite réflexion.

Serge BRIFFAUD,
Université de Toulouse-Le Mirail.